



Les conférences du MAHHSA

Le jeudi 12 mars 2020 à 19h30 Anne-Marie Dubois *Unica Zürn*

Je vais vous parler de l'exposition, de ses tenants, de ses aboutissants, de ses raisons et je ne vais pas forcément mettre l'accent sur l'analyse de l'œuvre, je vais surtout vous expliquer le personnage et ce projet qui date depuis très longtemps.

On a souhaité faire une exposition sur Unica Zürn, une artiste du XXe siècle, une femme d'exception : c'est la façon dont on a souhaité présenter son travail, son œuvre. Présenter son œuvre qui est multiple, autant qu'une œuvre littéraire, qu'une œuvre plastique. C'était particulièrement compliqué, parce que l'œuvre d'Unica Zürn est particulièrement dispersée de part le monde et ce de plus en plus. Il a donc fallu essayer de reconstituer une œuvre dans le but de redonner une identité entière à une femme et une artiste à part entière. La dispersion de son œuvre étant, en elle-même, un réel problème.

Il y a eu en 2006, une exposition à la halle Saint-Pierre, qui avait également ce même projet de rassembler ces œuvres. Il se trouve que depuis 2006, les œuvres ont été infiniment plus dispersées, vendues, passées de mains en mains de façon explicite ou de façon non explicite. Retrouver puis rassembler les œuvres a été quelque chose de particulièrement compliqué.

D'abord, la première chose c'était de s'interroger sur quelles étaient les institutions muséales qui pouvaient détenir des œuvres de cette artiste. En fait, nous en avons trouvé que deux (trois avec le MAHHSA). Un musée à Jérusalem, qui traite du surréalisme et qui dispose de trois œuvres d'Unica Zürn. Ce musée n'a pas répondu à notre demande. Et il y avait un autre musée qui est le musée d'art brut de Lausanne qui détient deux œuvres, mais qui actuellement ne fait plus de prêts. Puis, il y a notre musée, le Musée d'Art et d'Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne qui a reçu l'appellation « musée de France » en 2016 et qui a cinq œuvres d'Unica Zürn. Nous partions donc de pas grand chose.

Tous les éléments dont on pouvait disposer d'après les précédentes expositions, bien que la dernière datait de 15 ans, n'étaient plus valides à ce moment là. Justement parce que cette œuvre était extrêmement volatile, les enfants ayants droit n'ont pas pu forcément les garder et ils ont très vite été approchés par des collectionneurs et des galeristes. Par ailleurs, certaines fondations qui détenaient ces œuvres ne les avaient plus. Ou alors elles sont passées de galeries en collectionneurs et de collectionneurs en collectionneurs.

Donc cela a été un chemin extrêmement complexe pour arriver à rassembler un maximum d'œuvre. Néanmoins, nous avons fait de belles rencontres, certains galeristes ont été très aidants, ils nous ont donné d'autres adresses. Certains collectionneurs nous ont mis en contact avec d'autres collectionneurs. Cela a été l'occasion de constater avec bonheur de la qualité de l'accueil qui nous a été fait vis à vis de ce projet et l'engagement de tous les prêteurs qui ont accepté de participer à cette aventure. Ils étaient tous très partie prenante, pour ceux qui ont répondu.

C'est ainsi que l'on a pu rassembler 70 œuvres, que l'on a pu accompagner d'une section documentaire, composée de photographies, de publications originales, de lettres et de reproductions de lettres.

Cette exposition avait comme objectif de redonner une place d'artiste à part entière à cette femme, dont le destin - qui a souvent été qualifié de tragique - a pris le pas dans son travail de création ainsi que sur certains de ses écrits.









Je terminerai cette introduction par une phrase d'une de ses amies très chère, Ruth Henry, et sans doute la personne qui a le mieux connu Unica Zürn durant les trois dernières années de sa vie et qui a compris la femme et l'artiste :

« Ce destin n'est pas nécessairement celui qui lui était attribué, or c'est un personnage et une artiste à part entière qui pourtant a été l'objet de tous les fantasmes, de toutes sortes de projections imaginatives et interprétatives ».

J'entends par projection le terme psychanalytique qui est ce qu'on attribue à l'autre un certain nombre de choses qui nous sont propres et qui sont nos propres imaginations et nos propres fantasmes. Cette démarche de projection est souvent une démarche inconsciente mais elle conduit à des interprétations très personnelles qui ne tiennent pas forcément compte de la réalité de l'autre. C'est exactement l'impression, qui s'est renforcée, au fur et à mesure du travail de cette exposition.

Il en résulte donc une certaine façon de déposséder partiellement celle dont on commente la vie et l'œuvre de sa propre identité et de sa réalité singulière. C'est en quelque sorte une façon de parler de soi en résonance à ce que l'on est amené à connaitre de l'autre : c'est-à-dire sa biographie, son œuvre, ses écrits.

Il est intéressant de souligner que cet engouement autour d'Unica Zürn, avec les analyses et opinions qui l'accompagnent, fut essentiellement posthume, à partir des années 1980. Du temps de son existence et de sa vie créatrice entre 1950 et 1970, elle était une artiste à part entière avec des épisodes de vie compliqués et reconnue comme telle par tous ses pairs. Elle n'était pas uniquement, comme cela a été écrit par la suite, une femme au destin tragique. En revanche il y a trois pôles principaux qui ont été mis en évidence, depuis qu'on écrit beaucoup sur elle dès les années 1980 : c'étaient sa maladie, sa relation avec Hans Bellmer et son passage à l'acte suicidaire. Cette exposition a pour but de ne pas forcement mettre en évidences trois pôles.

Néanmoins vous avez pu remarquer que nous avons quand même exposé six œuvres qui ne sont pas d'Unica Zürn : des portraits de Man Ray, deux portraits par Hans Bellmer (dont un extrêmement rare qui représente Unica Zürn en pied) ainsi que deux autres portraits moins connus qui sont d'Alexander Camaro, qui était celui avec lequel elle a commencé sa carrière artistique dans les années 1950 à Berlin.

Dans un premier temps j'aimerais vous parler de la vision d'Unica Zürn par les psychiatres, les psychanalystes et les écrivains parce que c'est essentiellement ainsi que des écrits nous sont parvenus.

Du côté des psychiatres il y a eu beaucoup de contributions qui s'appuient essentiellement sur des éléments biographiques pour faire des liens entre ceux-ci, l'expression de sa maladie et des conclusions diagnostiques. En d'autres termes le comportement, les écrits et plus rarement les dessins d'Unica Zürn sont devenus des signes significatifs de symptômes spécifiques de sa maladie. En revanche on peut noter que les psychiatres qui l'ont côtoyée et aidée entre 1960 et 1970 tiennent un discours beaucoup plus humaniste avec une position de médecin cadrant, soignant attentif mais aussi admiratif de son œuvre et de son personnage, comme par exemple Gaston Ferdière.









Du côté des psychanalystes, le langage et les concepts psychanalytiques sont également très souvent convoqués lorsqu'il s'agit de commenter la vie et l'œuvre de d'Unica Zürn avec tous les écueils que ce type de psychanalyse appliquée peut entrainer. La psychanalyse est une forme de système de compréhension de l'être humain mais indépendamment d'un lien, d'une véritable construction d'une relation contre-transférentielle. Et d'une véritable régularité dans les échanges c'est un langage, mode de compréhension qui est très partiel et qui ne tient pas compte de beaucoup d'éléments. Là encore cette analyse d'ordre psychanalytique reposait sur l'histoire de sa vie, les écrits d'Unica Zürn qui étaient considérés comme des bases référentielles. Certains textes à cet égard ne manquent pas d'intérêt mais la plupart s'en tiennent à l'exploitation de l'œuvre littéraire par le prisme de la folie.

Ce mouvement d'analyse psychodynamique et interprétative semble surtout avoir été initié par la publication de son livre *L'homme-jasmin* paru en France en 1971, toujours grâce à la traduction de sa grande amie Ruth Henry qui a tenu à ce que ce projet d'édition aboutisse. Ce texte a été considéré comme une description de sa maladie, de ses expériences de dépersonnalisation et de délire et pas forcément comme une œuvre littéraire à parti entière. Un critique littéraire, Serge Tribolet (?) qui a écrit : « l'écriture d'Unica ne peut être réduite à une sémiologie délirante, son expérience vaut beaucoup plus qu'un diagnostic psychiatrique, son œuvre se passe de tous commentaires psychologiques ».

Cette œuvre est souvent plus mise en avant qu'une autre œuvre, Sombre printemps mais qui a aussi été l'objet de beaucoup d'analyses. Sombre printemps, est un vrai roman et a été écrit d'une seule traite pendant une période de vacances dans le Midi, qu'elle passait avec Bellmer, en 1967. Il s'agit là d'un livre accompli même s'il apparait vraisemblablement comme une fiction autobiographique parfois troublante. Unica Zürn en a dit : « J'essaye d'écrire un nouveau texte, le vécu érotique d'une petite fille à travers ma propre enfance ». Ce beau texte concis, précis et soutenu par une forte émotion est néanmoins remarquablement contenu et il a été beaucoup perçu dans les milieux psychanalytiques comme une prémonition de sa fin mais aussi explicatif de la nature de ses troubles psychiques. Peut-être en partie vrai mais c'est réduire néanmoins une œuvre littéraire à une interprétation univoque, et comme toute interprétation univoque c'est nécessairement partial et incomplet. Cette interprétation univoque de ce roman qui serait prémonitoire de sa fin, la dépossède aussi, de ce fait, de sa probable élaboration artistique d'une problématique profonde.

Le dernier ouvrage d'Unica Zürn, qui a été publié bien après sa mort, a été traduit par Ruth Henry et publié par elle. Le titre de ce livre est en fait inspiré d'un des textes de ce livre qui comporte beaucoup d'autres écrits. C'est au fond une forme de journal, sur sa vie, son quotidien, ses interrogations, ses liens avec Bellmer. Une chose importante : elle parle d'elle à la troisième personne comme si ses textes étaient prémonitoires à la rédaction d'un futur roman. Cet ouvrage ouvrage traduit a été introduit par Ruth Henry. Ce qui rend le destin de cette femme si exceptionnel ce n'est pas tant sa maladie qui dura des années et qui l'obligea à fréquenter des cliniques psychiatriques que le fait qu'elle ait réussi pendant les phases d'accalmie, et de calme lucidité à rédiger un compte rendu fascinant de ses expériences hors du commun et à tirer ainsi une œuvre de la déchéance croissante de son existence. Si je fais des comparaisons avec d'autres œuvres qui se trouvent dans la collection Sainte-Anne, la majeure partie des artistes qui composent cette collection ont effectivement eu des productions réellement artistiques non pas tant pendant leurs épisodes pathologiques mais au décours de leurs épisodes pathologiques. Ce qui ne veut pas dire que ce qu'ils produisaient n'étaient pas nourris ou enrichis par ce qu'ils avaient vécu précédemment mais ce n'est pas l'épisode pathologique qui produit l'énergie créatrice.









Cet ouvrage, *Vacances à maison blanche*, qui montre beaucoup d'humour de la part d'Unica Zürn, a été également très décrié. Ou plutôt les anti-psychiatres de l'époque se sont emparés de l'ouvrage pour dénoncer les conditions d'hospitalisation. Or l'objet de ses récits n'était pas cette plainte, bien que « maison blanche » était les hospitalisations de la fin de sa vie à partir de 1967-1970. Et une autre hospitalisation qui a été le point de départ de notre souhait de faire cette exposition. Une autre hospitalisation était à l'hôpital Sainte-Anne et de celle-ci on en parle de façon très différente.

En définitive ces différents écrits sur l'œuvre et la vie de l'artiste ne complètent à mon sens, nullement l'impression laissée par ses textes, ses anagrammes, ses dessins. Ces écrits tendraient plutôt à les réduire en terme de psychopathologie. D'ailleurs les dessins et œuvres plastiques font beaucoup plus rarement l'objet d'analyse que ses écrits ou sa biographie. Pourtant la majeure partie de ces thèses psychiatriques et psychanalytiques sont illustrées et accompagnées de quelques dessins qui semblent sélectionnés au hasard des disponibilités des images et qui ne sont pas référencés par des cartels ou des descriptions classiques que l'oz appose sous les œuvres.

Du côté des écrivains, le personnage d'Unica Zürn a été la source de beaucoup d'inspirations, de développement soit romanesque soit poétique. C'est une façon de prendre un personnage et d'en faire son personnage de roman. Une note particulière pour une publication récente, sous la forme d'un roman graphique, intitulée *La Trahison du réel* par une artiste nommée Céline Wagner et qui échappe aux écueils que j'ai précédemment évoqués. D'ailleurs dans une postface très bien documentée elle écrit « comment rendre à Unica Zürn, ce qui lui ait du, l'acceptation de son imaginaire comme réalité et la reconnaissance de son choix d'appuyer sa pensée sur des signes plutôt que sur des faits ». Et elle ajoute « j'ai tenté de préserver au mieux le mystère d'un esprit créateur qui se tient en marge de la normalité ».

Effectivement, elle a su - au travers d'un exercice auquel on ne s'attendait guère, un roman graphique - parler de l'œuvre dans son polymorphisme et s'immerger dans sa pensée afin de s'appuyer sur celle-ci pour nourrir sa propre création. C'est donc la création d'une artiste peintre restée fidèle à l'histoire et à l'œuvre tout en nourrissant son propre graphisme des textes qu'elle avait **visités**.

Unica Zürn, passionne, interroge, sollicite quelque chose de l'ordre de l'intime, du sensible, du trouble. On peut donc imaginer qu'une des façons de répondre aux émotions ainsi ressenties c'est d'en construire un nouveau roman ou une nouvelle fiction. Le personnage rencontré au travers de ces écrits, de ces productions dérange et séduit tout à la fois. Alors la tentation est grande de s'en emparer, d'en faire un autre personnage, élaborer davantage par le fantasme de ceux qui écrivent que par la réalité de la destinée dont ils s'inspirent.

Il faut dire qu'Unica Zürn n'a pas été la seule à entrainer un tel engouement et de tels écrits de la part des écrivains, des psychiatres et des psychanalystes. Certaines autres figures ont également suscité la passion, l'appropriation et le fantasme comme par exemple Camille Claudel, Virginia Wolf, Georges Sand, Gérard de Nerval, Antonin Artaud. Tous de véritables artistes dont à un certain moment l'œuvre est passée au second plan devant la vie.





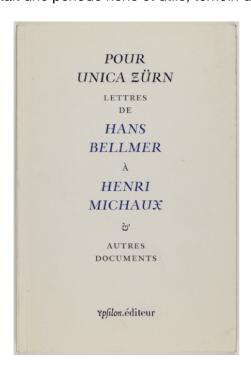




J'émets quelques hypothèses sur cette façon d'être fasciné et de s'approprier ces personnages, peut-être parce que l'être humain est véritablement troublé face à ce qu'il ne comprend pas et ce qui demeure éloigné de sa propre réalité. Il lui est insupportable que le rêve, la recherche de l'idéal et l'acharnement au travail, que cela suppose, prennent le pas sur le réel avec autant de détermination et d'engagement. En définitive, que nous apprend une biographie sinon la description de faits ponctuels que l'on ne saurait interpréter qu'au prisme de notre jugement, de notre propre culture et de notre propre émotion et ne nous dit rien sur la façon dont celui ou celle dont on lit le parcours a réellement perçu tel événement, tel drame, tel bonheur, telle rencontre. Ces perceptions ne peuvent être que la résultante de multiples facteurs dépendants de la vérité de chacun.

Je voulais vous parler de la femme et de ce qu'on avait écrit sur la femme avant de vous parler plus précisément de sa période de création à Sainte-Anne qui est un moment important de sa vie et qui met en lumière d'autres éléments de sa vie. Ces réflexions sur la biographie et les écrits éclairent sur la relative ignorance quant à son œuvre puisque pendant de nombreuses années, la vie particulière de cette femme est passée au premier plan, devant son œuvre. Heureusement cette reconnaissance est réelle, grâce à des expositions comme celles de la Halle Saint-Pierre et comme celle de cette année et aussi grâce à la passion des galeristes et des collectionneurs qui nous ont aidé à monter cette exposition.

Ces œuvres ont été rassemblées, mais notre projet initial était de rassembler des œuvres qui avaient été réalisées à Sainte-Anne. Puisque Unica Zürn y a été hospitalisée du 26 septembre 1961 au 23 mars 1963, ce d'autant plus que nous avions - par les écrits de Bellmer et Michaux qui ont été proches d'elle - que cette période avait été particulièrement productive et qu'elle avait réalisé une très grande partie de son œuvre. D'ailleurs, dans une lettre adressée à Michaux, Bellmer écrit a quel point c'était une période riche et utile, témoin de sa frénésie créatrice.



Hans Bellmer, Pour Unica Zürn. Lettres de Hans Bellmer à Henri Michaux et autres documents, Ypsilon, 2009, collection privée, Paris









Elle a donc été hospitalisée dans le service hospitalo-universitaire qui s'appelait la Clinique de la Faculté dirigé par le professeur Delay qui était un service différent du service qu'elle avait connu lors de sa première hospitalisation en Allemagne, qui était réellement un asile où elle n'avait pas été traitée par des médicaments. Ici, elle se retrouvait dans un service de pointe, célèbre où l'on prescrivait des neuroleptiques. Elle a pu donc bénéficier d'un traitement, néanmoins elle n'a pas été accueillie immédiatement dans ce service. Elle a d'abord été recueillie sur la voie publique et elle a été conduite dans ce qu'on appelait l'infirmerie psychiatrique sous la responsabilité de la préfecture de police. À ce moment là Bellmer ne pouvait pas venir la retrouver. Il a appris qu'Unica Zürn était là par l'un de ses amis, il a donc fait jouer ses relations dont Henri Michaux, qui était ami de Delay. Celles-ci, lui ont permis qu'Unica Zürn soit transférée à la Clinique de la Faculté.

Boulversé par le fait de savoir qu'UZ était internée à l'Infirmerie psychiatrique, il envoie à Michaux une lettre et écrit :

« je souhaiterais vous demander une pauvre chose, sachant que vous savez ce qu'une pareille demande peut me coûter, essayez d'aller voir Unica, caressez sa main à travers la grille, elle en sera heureuse mais surtout ne lui dites pas que je vous ai adressé cette prière ».

Ce service était beaucoup plus adapté, puisqu'elle a pu être soigné, son épisode pathologique a été apaisé et très vite elle a retrouvé le désir de dessiner. Je serais tentée de penser que le cadre rassurant de cette institution a favorisé la reprise de cette activité.

Toutes les sources permettant de reconstituer cette hospitalisation à Sainte-Anne sont issues de la correspondance entre Bellmer et Michaux, extrêmement riche et émouvante, mais aussi des écrits de Ruth Henry. Pendant cette hospitalisation Bellmer souhaitait qu'elle puisse dessiner, il souhaitait qu'elle puisse poursuivre sa carrière d'artiste. Très vite avec Michaux, Max Ernst et Man Ray, ils ont voulu organiser une exposition. Une galerie lui avait proposé une exposition aux alentours de juin 1962 - à ce moment là nous étions fin 1961 - mais selon Bellmer d'un point de vue thérapeutique cela lui semblait inopérant. Ce dernier pensait que sur le plan thérapeutique, une exposition devait être organisée assez vite pour qu'il n'y ait pas d'interruption malgré l'hospitalisation - qu'il ne contestait pas du tout au contraire, il en constatait les bienfaits - mais pour qu'elle puisse continuer sa vie d'artiste parallèlement au fait qu'elle était soignée.

Bellmer a contacté la galerie du Point Cardinal qui était déjà intéressée par les œuvres d'Unica Zürn pour qu'une « petite exposition », selon son terme, soit possible. Dès janvier 1962, une exposition des œuvres d'Unica Zürn a pu être réalisée à la galerie du Point Cardinal. Il y a eu un vernissage auquel il est allé. Le catalogue, présent dans l'exposition a été calligraphié par Marx Ernst et dont une grayure d'Unica Zürn fait la couverture. Soixante catalogues ont été publiés.

Avant même l'exposition de 1962, qui est exemplaire de la façon dont ses amis ont voulu maintenir son identité d'artiste, Michaux lui apportait très régulièrement des carnets, qu'ils allaient acheter. Il lui donnait ainsi que des encres et des crayons pour qu'elle travaille dans sa chambre. Ce qu'elle a fait très abondamment.









Ce premier carnet leur a posé beaucoup de questions : l'objectif était la continuité de la vie d'artiste et ils se demandaient comment faire sortir ce carnet de l'hôpital. Lors des visites, le personnel était très attentif à ce qu'ils apportaient et ils se sont confrontés au fait qu'ils n'arrivaient pas à sortir les carnets qu'elle réalisait les carnets de sa chambre d'hôpital. Cela pose une question éthique importante qui se poserait - je pense - plus trop maintenant mais qui sans doute était balbutiante dans les années 1960. Pour nous, bien évidemment toutes les œuvres produites par quelqu'un - malade ou non - lui appartiennent. Or ici, cela ne semblait pas être la conviction du personnel soignant puisque Michaux et Bellmer ont eu des difficultés à faire sortir les œuvres d'Unica Zürn de sa chambre.

Bellmer avait, pendant un moment, utilisé un subterfuge : il y avait des grands dessins d'elle qui n'étaient pas signés et qui étaient destinés à être exposés donc il avait envoyé quelqu'un avec un grand carton a dessin pour faire signer ces œuvres. Bellmer raconte que le but étant qu'au retour, ils puissent glisser les cahiers entre les deux dessins, mais cela n'a pas marché. Cependant ces carnets ont fini par sortir de l'hôpital, récupérés par Bellmer. Aujourd'hui, ils sont vides de tous dessins. Toutes les pages sur lesquelles il y avait des dessins ont été arrachées et vendues séparément. Des carnets entiers il n'en reste qu'un mais bien plus antérieur à ceux de Sainte-Anne (qui n'existent plus).



Unica Zürn, *Sans titre*, décembre 1961, encre sur papier, 31,4 x 23,5 cm, Ubu Gallery, New York & Galerie Berinson, Berlin



Unica Zürn, *Sans titre*, novembre 1961, encre sur papier, 32 x 24 cm, collection abcd/Bruno Decharme





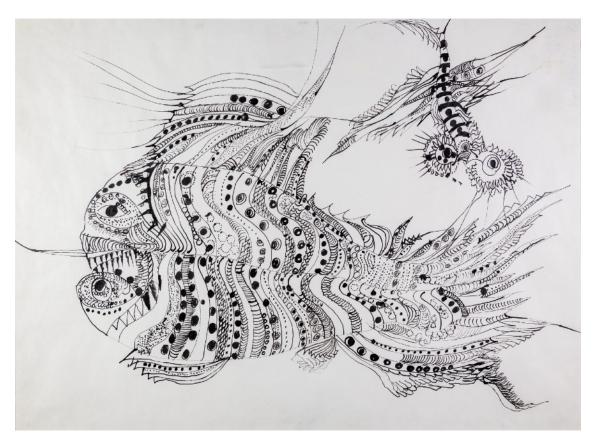




D'où notre volonté de rassembler un maximum de choses d'elle, notamment celles qui avaient été réalisées à Sainte-Anne, pour redonner corps à cette période d'hospitalisation, redonner corps à cette artiste complète qui a été dispersée.

Par rapport à l'énorme production qui a été la sienne, quand elle était à Sainte-Anne, ce qu'on a pu reconstituer des œuvres de Sainte-Anne est assez pauvre mais on a eu la chance de pouvoir retrouver beaucoup d'autres œuvres avant et après.

Je vais vous parler des œuvres retrouvées dans le fonds de la collection, lorsque l'on a commencé l'inventaire il y a une vingtaine d'années. Des œuvres qui sont restées à Sainte-Anne et ces œuvres sont assez différentes de celles qui ont été produites avant et après. Exceptée l'œuvre de novembre 1961, les autres œuvres présentent un style bien différent.



Unica Zürn, Sans titre, 9 novembre 1961, encre sur papier, 50 x 67 cm, inv.n°0273, Musée d'Art et d'Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne









Ici c'est lors d'une deuxième hospitalisation à Sainte-Anne, beaucoup plus courte dans les années 1965. Elle y a eu deux sortes de productions : tout d'abord celles qu'elle réalisait dans sa chambre, les carnets annotés par Bellmer qui ont réussi à sortir de l'hôpital. Mais elle a aussi travaillé dans ce service, il existait déjà depuis plus de 10 ans des ateliers d'expressions plastiques où l'on invitait les patients à venir faire des choses. C'étaient des ateliers régi par des croyances d'ordre psychopathologiques, des ateliers qui étaient à la fois occupationnels et utilisés plus ou moins comme réceptacle d'une forme de pathologie, de la même façon que les écrits que j'ai cités tout à l'heure. Mais il se trouve qu'Unica Zürn s'y est rendue et qu'elle a réalisé des choses comme celles-ci. Ces œuvres sont particulièrement intéressantes parce que ces ateliers étaient très faiblement dotés en matériels et matériaux : des formats raisin, de la gouache et des gros pinceaux. Cela impliquait qu'elle ne pouvait pas travailler comme elle travaillait d'habitude car les matériaux changent considérablement la façon de faire mais dans ces deux productions on retrouve exactement son style, ce qui est étonnant et réjouissant c'est que malgré tout, dans des conditions différentes, elle ait pu garder ce trait : un trait précieux et abouti.





Unica Zürn, Sans titre, 27 septembre 1962, gouache sur papier, 67 x 50 cm, inv.n°0790, Musée d'Art et d'Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne / Unica Zürn, Sans titre, 27 septembre 1962, gouache sur papier, 67 x 50 cm, inv.n°0791, Musée d'Art et d'Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne









Une autre œuvre qui existe de la collection Sainte-Anne qui est assez exemplaire du polymorphisme, de la richesse et de la précision de son œuvre. Ce qui fait qu'à son époque son œuvre, même si elle était très liée au mouvement surréaliste par les amis qu'elle côtoyait, ne peut être apparentée au mouvement surréaliste puisque c'est très loin d'une écriture automatique ou d'un dessin automatique. C'est quelque chose de très structuré, très élaboré ou le trait est parfois continu avec des ajouts de gouache ou d'aquarelle qui sont très loin d'une production surréaliste.



Unica Zürn, *Sans titre*, 26 février 1965, gouache sur papier, 64,5 x 49,5 cm, inv.n°0655, Musée d'Art et d'Histoire de l'Hôpital Sainte-Anne







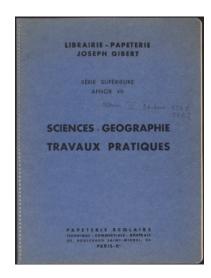


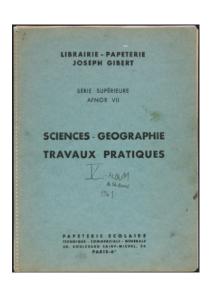
Il persiste de nombreuses énigmes sur le devenir des œuvres et des cahiers produits à Sainte-Anne, sont-ils tous sortis de l'hôpital ? On connaissait la générosité d'Unica Zürn, quand aux œuvres produites dans les ateliers, il est étrange que nous en ayons retrouvé que cinq. Qu'en est-il de celles produites dans ces ateliers ? Pour avoir commencer l'inventaire, depuis vingt ans, de la collection Sainte-Anne, des choses auraient pu être publiées dans les années 1950 et 1960 que l'on ne retrouve pas dans la collection. Le fait est que ces carnets dissociés, se sont retrouvés feuille par feuille dans de multiples collections. C'est vrai pour les carnets de Sainte-Anne mais c'est également vrai pour une autre œuvre d'Unica Zürn, présentée partiellement dans l'exposition, qui s'intitule *Oracles et spectacles*, qui a fait l'objet de tirage en gravure et dont on a retrouvé *in extremis* - avant l'ouverture de l'exposition - l'exemplaire original. C'est donc la même chose pour les gravures d'*Oracles et spectacles*, même si certaines reproductions plus tardives ont pu être réalisées.

Ce sont donc des œuvres nomades, de plus en plus dispersées au fil du temps et de plus en plus recherchées et admirées pour ce qu'elles sont, indépendamment du personnage qui les a produites. Unica Zürn est toujours restée une artiste quelque soit le lieu où elle séjournait, excepté dans les périodes où elle était trop malade. Elle était bien soignée à Sainte-Anne, mais j'ai l'impression que les ateliers de l'époque n'ont pas su prendre en charge l'artiste. C'est-à-dire que quand elle est allée dans des ateliers d'expression de l'hôpital elle a vraisemblablement était traitée comme les autres patients : on n'a pas donné à sa disposition des matériaux qui auraient été nécessaires, on ne l'a pas reconnue comme une artiste. Seuls ses amis et ce qu'elle faisait dans sa chambre préservaient son identité d'artiste. Cela est assez notoire, maintenant l'identité de quelqu'un qui a une vie d'artiste serait reconnue et il serait éventuellement favorisé.

Si Bellmer et ses amis n'avaient pas été là, l'artiste en tant que tel n'aurait pas survécu. Et par un heureux hasard, un heureux paradoxe, c'est aujourd'hui l'hôpital Sainte-Anne qui reconnaît l'artiste Unica Zürn.

Je vous remercie.





Unica Zürn, *Albums II, V de St.Anne*, 1961-1962, couvertures de cahier à spirales, 31,8 x 24,1 cm, Ubu Gallery, New York & Galerie Berinson, Berlin



